

De Trump à Biden

Roland Benedikter

(Ce texte est la suite de celui paru dans *Sozialimpulse* 4/2020)¹

Comment Trump entrera-t-il dans l'histoire ?

elon le théoricien de la démocratie US, Larry Diamond, et des analystes européens comme Robert Sata et Pawel Karolewski, les Sannées 2000, engendrèrent, par le truchement d'un système de crises réitérées, une « politique césarienne »² — cela étant dans les démocraties mondiales aussi. Trump rentrera dans l'histoire comme une partie de cette phase de la « politique des Césars postmodernes », c'est-à-dire une politique de nouveaux hommes forts, aussi bien dans les démocraties comme — *a fortiori* — dans les non-démocraties montantes et avant tout la Chine et des pays qui se détournent de la démocratie, comme la Turquie. Une politique césarienne, c'est une réaction à une « époque d'accélération »,³ quand bien même aussi sous des formes très diverses. Diverses démocraties engendrant diverses manières de jouer la partition en question. Diamond écrit à ce propos textuellement :

« Celle-ci est une époque des Césars d'insatisfaction démocratique. Le problème est encore aggravé par ces mauvais vents qui ont soufflé ces derniers temps partout dans le monde contre la démocratie : par les influences nuisibles des médias sociaux, qui mettent au premier plan l'engagement indigné et émotionnel et ont par conséquent une affinité naturelle pour la désinformation ; par les multiples perturbations technologiques, économiques et écologiques, qui menacent les sentiments de soi et de sécurité des êtres humains ; par l'ascension de la Chine et le renforcement de la Russie en tant que puissances autoritaires, qui considèrent la dégradation et la déstabilisation de la démocratie comme une nécessité existentielle ; et par le retrait de ce pays-ci qui, dans les précédentes décennies, fut le défenseur principal qui lutta avec acharnement pour les démocraties — les États-Unis — à partir d'une responsabilité globale. À présent les USA connaissent et vivent leur propre crise démocratique.

La mince membrane, mais capable de résistance, qui protège la moelle épinière de la démocratie américaine — l'embrassement de tolérance et de retenue mutuelles, la profession de foi inébranlable dans les règles du jeu démocratique — est fortement effilochée. »⁴

C'est ce que les électeurs ont fait à présent avec cette élection. Ils virent Trump, finalement après quatre ans plutôt comme l'expression et le symptôme de cette problématique que la résolution de celle-ci. Si, en 2016, Trump fut un symptôme du souhait de rupture claire du système avec un cercle élitiste et politiquement correct à Washington qui se déclarait — dans la perception que la moitié des Américains en ont — en possession exclusive d'une collaboration avec les médias libéraux faiseurs d'opinions, en tolérant à cette occasion de moins en moins de contradictions et en rétrécissant de fait la liberté de débat de plus en plus, ainsi Biden fut, en 2020, la restauration du souhait en direction d'une normalisation et d'une stabilisation du système. Aussi bien l'extrémisme de l'ère Trump que la pandémie de la covid-19 y contribuèrent. Biden peut-il rendre justice à cela ?

Joe Biden devra à présent montrer que la politique césarienne ne doit pas s'implanter durablement aux USA — et avant tout qu'il n'y prend pas part lui-même. Dans le même temps, il devra conduire un parti qui a été radicalisé intérieurement ainsi que violemment disloqué par les années-Trump — et par surcroît il dépend plus fortement que jamais auparavant, en effet même jusqu'au sein des questions existentielles, d'une majorité des médias, de la *Silicon Valley* et de leurs financiers à Wall Street qui lui sont en faveur, lesquels poursuivent leurs propres intérêts en tant que stabilisateurs du système et veulent le stabiliser justement pour cette raison.

Donc comme le virent des penseurs précurseurs du post-modernisme, tels que Michel Foucault, Jacques Derrida ou Jean-François Lyotard, — qui tous, d'une manière temporaire, enseignèrent aux USA (Berkeley, Cornell et University of California à Irvine) —, et y virent arriver tôt ou tard une évolution trumpienne (sans connaître le candidat Trump) et qui déjà depuis les années 1970 jusqu'au début des années 2000, avaient anticipé philosophiquement que le trumpisme est la dissolution du monde des démocraties en *Konstrukte* [au sens philosophique allemand du terme, s.v.p, *ndt*], qui ne suivent aucunes règles précises et entre lesquelles a lieu le jeu du pouvoir, avant tout au moyen du (des) langage(s) et du symbolique.

Ces jeux de langages, de symboles et de représentants, se révèlent radicalement incommensurables, raison pour la laquelle la démocratie consiste en l'accord entre des désaccords — ce qui équivaut sensiblement à danser sur des lames de rasoirs. Si on le veut ainsi, Trump fut la réalisation paradoxale de ces considérations — à la vérité tout autrement à quoi les post-modernes (généralement de gauche) se fussent attendu ou eussent espéré voir. L'ère-Trump fut, une fois pour toutes, la prise de conscience dans cette direction « dé-constructiviste » et avec cela indirectement aussi, des mécanismes et de la valeur de la démocratie. Quoique surchargée à droite, l'ère de Trump fut peut-être l'accomplissement du postmodernisme et sa représentation d'un monde de « miroirs dans des miroirs ».

Un autre legs de pratique politique de Trump c'est le fait que Biden sera très vraisemblablement un président de transition qui passera tout son mandat en se querellant avec les perdants comme avec les gagnants.

Biden fut plutôt élu par perplexité, parce qu'il camouflera au plus prochainement la radicalisation du parti démocrate, qu'il présente une alternative populiste au Maître des populistes et que pour la classe moyenne, il pourrait jouer « l'opa qui rassemble et

1 *L'Amérique après l'élection présentielle : Où vont les USA ?*, *Sozialimpulse* 4/2020, p.13. [Traduction française : SIRB420.Doc, *ndt*]

2 <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/21599165.2019.1703694>

3 <https://www.amazon.it/Thank-Being-Late-optimistisches-Beschleunigung-ebook/dp/B0748JSHSY>

4 <https://www.foreignaffairs.com/articles/2020-11-05/new-administration-wont-heal-american-democracy>

unit », qu’au fond il ne fut jamais. Car il ne pourra guère guérir non plus d’un coup la démocratie US, laquelle est groggy, il doit trouver, au contraire et d’abord très précautionneusement, un mélange de réalisme et d’idéalisme qu’il puisse mettre en jeu dans le même temps, à l’intérieur — chez les Démocrates — et à l’extérieur — en relation avec les Républicains.

Ce sera un exercice d’équilibriste bien difficile dans lequel au long des quatre années à venir, de nombreux traquenards seront tendus et encastrés. Entre autre à cause des appétits de vengeance de Trump et des Républicains. De plus, dans un travail collaboratif avec tous les camps politiques, il doit re-idéaliser le réalisme des Républicains ; et à l’inverse, ramener « à la raison » l’idéalisme qui va trop loin des Démocrates, en le faisant passer par un nouveau réalisme. Les problèmes générationnels à l’intérieur des deux partis ne faciliteront pas directement cela.

D’un autre côté, le legs de Trump consiste dans les 3 « P » du Populisme : Provocation, Personnalisation et alignement sur la Popularité.⁵ Sous Trump, ceux-ci devinrent ensemble peu à peu une iconographie de la culture politique, qui sans détour dans ses déviations du courant dominant, l’industrie de l’infotainment faisait d’autant mieux parvenir qu’elle était son expression parfaite. Étant donné qu’une culture se corrige au plus lentement de tous ses paramètres sociaux, cet héritage ne disparaîtra pas si vite comme plus d’un l’espèrent.

Là-dessous en premier lieu, c’est la personnalisation que Trump mena à bonne fin comme personne d’autre — tout particulièrement au moyen du renvoi continu de chaque collaborateur qui devenait trop important et lui faisait de l’ombre, ou bien en guise de victime expiatoire. Ce dont l’Amérique a besoin maintenant, en réaction à ce legs « d’une grimace » qui s’est profondément gravée en incrustation au fer rouge dans l’imagination-US, c’est avant tout d’une chose : sortir de la fixation sur la personne, à l’instar du lapin que le serpent fige sur place en le terrifiant du regard.⁶ Ou bien encore comme l’exprimait Stephen Kotkin de Princeton et Harvard, dans son évaluation des années Trump :

« Trump est un personnage de transition. Il a mis son doigt sur le dévergondage des élites. C’est ce qu’il a fait pendant la campagne avec beaucoup de succès. Et c’est un maître de la manipulation politique qui aboutit à l’éclatement sociétal. C’est une partie du mystère de son intuition politique. Il nous montre donc où nous en sommes à partir de toutes sortes de considérations. Et c’est la raison pour laquelle la réponse n’est pas un contre-poison contre lui en tant que personne. La réponse, c’est de s’éloigner de cet objet éclatant, de s’éloigner de la polarisation du 49 % contre 49 %. Et la restauration d’un sentiment de l’unité sociale, la restauration d’un sentiment pour la manière dont fonctionne notre système au sens politique. Il fonctionne au moyen de compromis. L’art et la manière dont nos fondateurs édifièrent notre système politique c’était de faire en sorte qu’il dût être difficile d’atteindre quelque chose. C’est comme si les êtres humains se rassemblaient au centre. Il y a donc un partage de la violence, lors duquel tous les mécanismes possibles existent, pour empêcher des majorités d’exercer une tyrannie par le recours à une arme.

Une coalition du travail en collaboration est requise pour régler durablement les choses. Non pas pour décréter quelque chose avec 50 % plus une voix, que le gouvernement suivant ôtera avec 50 % plus une voix. Et je vois donc Trump comme nous invitant tous à en revenir aux principes premiers afin de redécouvrir qui nous sommes et pourquoi nous sommes si couronnés de succès et pour regagner ce mojo et mener ce combat sans fin. Comme si c’était la troisième Guerre mondiale, comme si c’était la fin de la civilisation, si l’un des côtés gagnait ou l’autre. Mais ce n’est pas la fin de la civilisation. Ce n’est pas la troisième Guerre mondiale. »⁷

Malgré ces paroles, qui mènent à une manière réaliste de considérer l’ère-Trump, est-ce que le processus électoral, et avant tout le comportement de Trump, ont amené beaucoup de dommages ? Qu’en est-il de la démocratie américaine ?

La perdante de cette confrontation sans pitié qui a fait souvenance, après le scrutin, en partie d’une rhétorique de vengeance et de guerre, c’est avant tout et en premier lieu, comme Thomas L. Friedman le remarqua à bon droit, la démocratie américaine elle-même.⁸ Trump a d’abord commencé par cette forme de rhétorique. Mais les Démocrates ont rapidement et foncièrement suivi aussitôt.

Des revues US écrivent aussi que le plus important testament de Trump serait d’avoir discrédité Biden pour la durée de tout son mandat 2021-2025. Qu’en est-il d’une telle déclaration ?

L’un des enseignements de l’ère Trump c’est qu’il a montré la manière dont on ne lance pas seulement toute une structure institutionnelle contre soi (parmi laquelle le FBI et l’état major militaire) pour « tout » mettre en mouvement dans le système, si l’on veut exprimer cela positivement. Au contraire aussi, comment on ruine des partis démocratiques traditionnels lorsqu’on chasse devant soi, en dehors de toute norme et coutume, en les rendant de ce fait de plus en plus radicaux et semblables à soi — ce que Trump est parvenu à faire d’une manière inouïe aussi bien en considération de ses propres Républicains comme des Démocrates.

Il n’est pas à exclure qu’il passera les quatre années à venir à réchauffer sans cesse la fable du « scrutin volé » et à toute occasion, à la produire dans l’événementiel quotidien. Et ceci tout particulièrement pour se préparer à un candidature nouvelle en 2024, pour ainsi dire à l’instar du vengeur des déshérités — où lui serait renouvelée à coup sûr la clientèle de sa base à partir de la vision actuelle. Beaucoup de choses dépendront cependant de l’évolution intérieure du parti républicain et des actes de Biden, pareillement de l’issue des procédures fiscales et de l’accusation de parjures qui attendent bien Trump pour des années.

5 <https://www.21global.ucsb.edu/global-e/june-2018/three-ps-populism-personification-popularity-and-provocation>

6 <https://www.hoover.org/research/trump-china-and-geopolitics-crisis-1>

7 *Ibd.*

8 <https://www.ips-journal.eu/topics/democracy/there-was-a-loser-on-election-night-it-was-america-4777/>

Beaucoup de choses dépendront aussi dans quelle ampleur Biden est capable de déradicaliser le parti démocrate suite aux années-Trump. Sa tâche ce n'est pas de « *détrumper* » les Républicains, mais elle concerne beaucoup plus ses propres Démocrates. Voilà qui n'est pas la tâche la plus facile — et cela lui prendra bien la durée complète des quatre ans de son mandat.

Le déclin de la démocratie-US est proverbial depuis Trump...

Le déclin de la démocratie américaine est bien plus profond que Donald Trump. C'est un processus rampant qui a fait naître ce dernier seulement — et que lui-même a soigneusement renforcé de son côté. Biden ne pourra pas guérir cela en une fois, comme l'a exposé à bon droit Larry Diamond au début de cet article. Les aspects de la détérioration de la démocratie américaine étaient que — des deux côtés — trois tendances ont convergé : **1. la tendance aux politiques tribales et aux identités tribales (Tribal politics, political tribalisme)⁹** ; **2. La montée des politiques d'imagination, et donc l'art de faire de la politique avec des images d'attentes, d'espoirs et de peurs (Imaginal politics)¹⁰** ; et **3. de politiques de contextes ou contextuelles et donc de psychologie, religion, spiritualité(s) et philosophie (Contextual Politics)¹¹**.

Toutes ces trois tendances sont devenues communes au long des années, peu à peu analogues ou même d'égales importances comme des politiques institutionnelles et des politiques partisanses — ce qui n'était pas encore le cas sous cette forme pendant l'ère-Obama. Trump les a massivement accaparées et les a réunies dans sa personne — ce qui fut un « chef-d'œuvre » *sui generis*, dont le legs ne restera pas durablement sans imitateurs. Malgré l'élargissement du spectre de ce qu'est une politique et de ce qui la constitue et malgré une certaine multiplication de voix dans le non-conventionnel cela a intérieurement affaibli la démocratie représentative plutôt que renforcée. Ceci aussi alors que Trump ne devait pas du tout s'y être efforcé, ni l'avoir en vue de manière systémique, mais plutôt que cela avait été seulement l'effet de son positionnement d'objectif ciblé et coloré de manière narcissique, au fond, sur une lutte contre le système.

Cela fut poussé en avant de manière tonitruante — souvent et même le plus souvent — par la force de la diffusion croissante des nouveaux médias sociaux et l'influence des algorithmes dans les moteurs de recherche, mais aussi par le déraillement des médias politiques presque complet jadis « neutres » ou bien même se revendiquant eux-mêmes « objectifs ». À cette occasion, il est vrai, il nous faut réfléchir aussi sur le fait que « objectif » ne signifie pas ou bien ne doit pas nécessairement vouloir dire, « politiquement neutre ».

Les courants principaux des médias US libéraux en combat contre lui ont déraillé bien qu'ils ont raison avec Trump. Et ils ont souvent oublié leur objectivité et leur mission à cause d'une haine aveugle — ce que fit ressortir non seulement le sénateur républicain Ted Cruz — ancien candidat à la présidence contre Trump et vraisemblablement le Républicain pro-Trump le plus intellectuel dans le champ actuel — par son action et qu'il célébra avec jouissance contre les médias libéraux,¹² lorsqu'il déclara au présentateur de la chaîne CNN, Chris Cuomo : « Vous savez, Chris, Donald Trump vous a aujourd'hui complètement brisés vous autres les médias libéraux. Vous fûtes un jour journalistes ; mais maintenant il ne s'agit plus que de votre haine à l'égard de Donald Trump — et un très grand nombre de gens remarquent tout simplement cela. »

Celui qui, au beau milieu de cette polarisation, doit suivre sans idée préconçue pratiquement chaque compte-rendu des médias aux USA devra, peut-être aussi conférer d'une manière injustifiée, après cette expérience à *chaque média* un point de vue mené politiquement et avec intérêt, également à ceux libéraux qui ont abandonné « objectivement » le centre pendant le temps du mandat de Trump. Ce par quoi ils ont aidé au triomphe de l'ancien Trump-intime, Steve Bannon, qui pensait qu'il n'existât rien que des points de vue dans la réalité du « monde » et qu'aucune information ou compte-rendu n'existât sans un point de vue.

En rétrospective l'histoire s'interrogera ici naturellement quant à savoir qui était la poule et qui était l'œuf

Trump a-t-il dé-neutralisé les médias, comme Cruz l'analyse ? Ou bien ont-ils d'eux-mêmes réagi à son populisme de manière inappropriée, en se subordonnant unilatéralement souvent avec inconscience et sans l'expliquer ouvertement, à un camp politique et que d'observateurs ils sont devenus activistes, ont-ils donc ainsi renforcé Trump en définitive vis-à-vis de sa propre base plus radicale, en le radicalisant encore plus ainsi ? Les deux explications ont une certaine plausibilité qui nécessite cependant une investigation plus vaste et plus précise. Biden sera bien conseillé en tout cas de réexaminer ces aspects d'une manière critique, car ce sont peut-être là les pierres fondatrices de l'héritage-Trump.

Dans un cours devant des étudiants, Obama caractérisa peu après le résultat de cette évolution¹³ comme un cynisme structurel qui mine la confiance dans la démocratie US.

De fait les médias eux-mêmes en sont arrivés depuis longtemps à la question de confiance : on a confiance à tel ou tel média, Fox News ou MSNBC, mais pas aux médias eux-mêmes et on se retire alors pour cette raison dans sa propre bulle médiatique — laquelle polémique constamment contre les autres bulles y compris celles institutionnelles en leur déniaient toute crédibilité par exemple Fox contre CNN et inversement. Pour ne pas parler du tout des médias sociaux et des plate-formes d'échanges, dans lesquelles la polarisation fut poussée à l'extrême.

Ce que Obama laisse il est vrai non pris en compte, ici dans son analyse, c'est que ce processus de cessation médiatique [d'une recherche, *ndt*] de « vérité » a beaucoup à faire, déjà depuis l'instauration d'empires médiatiques dans la combinaison de la

9 <https://www.foreignaffairs.com/articles/world/2018-06-14/tribal-world>

10 <http://cup.columbia.edu/book/imaginal-politics/9780231157780>

11 <https://www.oxfordhandbooks.com/view/10.1093/oxfordhb/9780199270439.001.0001/oxfordhb-9780199270439>

12 https://www.youtube.com/watch?v=37nGQxrQb_g

13 <https://www.youtube.com/watch?v=AxuwazaXOMg&feature=youtu.be>

télévision et de l'Internet — avec toujours plus d'évacuation dans le temps réel, d'immédiateté, d'ubiquité et de disponibilité globale constante de celui-ci [l'Internet, ndt] qui année après année a connu un accroissement immense avec l'industrie du divertissement — et aussi de plus en plus en relation avec une culture de la « non-vérité », allant de paire avec une logique de séduction commercialisée de l'industrie publicitaire qui a pénétré la culture-US depuis des décennies avec toujours plus d'efficacité et « de plus en plus profondément » : Une industrie de l'information et de l'interprétation se diffusant à l'échelle industrielle et de ses produits de développements, de diffusions et toutes leurs répercussions sur les processus quotidiens de mentalités et de comportements.

Ce n'est pas seulement aussi cette culture publicitaire qui ne reste plus cantonnée à son secteur professionnel depuis longtemps, mais rayonne désormais dans tous les domaines de la culture et de la compréhension que celle-ci a d'elle-même de sa manière de procéder, pour les pénétrer toujours plus, ce qui était au plus profondément entre-tissé avec l'ascension de Trump, et ensuite au plus profondément en opposition avec sa présidence.

La culture publicitaire est une culture qui nationalise l'émotion au quotidien de manière permanente, incessante et omniprésente, et cela de la manière la plus banalisée qui soit. Tout doit être appréhendé dans l'émotion nationale — pour que cela soit mieux vendu. L'inconscience du destinataire [client, utilisateur, ndt], citoyen et électeur de la démocratie, devine le mensonge derrière et sous l'émotion, mais celui-ci est incapable d'y échapper étant donné qu'il est omniprésent exactement comme la musique de fond dans les super-marchés — et donc il s'en arrange et s'y habitue. Le mensonge devient ainsi le facteur culturel qui double [attention doubler au sens de « tromper » ici, ndt] la vérité — en effet celle-ci s'avère dès lors comme n'étant pas « une », permanente, mais doublée et au contraire pluri-interprétable et pluri-signifiante, pour laquelle, quand il s'agit « d'en venir à elle » on ne peut plus ni totalement se fier à ces formes ni à ces réalités.

La victime de ces processus anthropologiques intimes, c'est la culture de la confiance, et parmi celle-ci, en premier lieu, la confiance dans la qualité factuelle du monde, comme d'un ensemble de faits. La publicité ment, mais elle « s'améliore » [guillemets du traducteur] sans cesse, toujours plus joueuse, cajoleuse, émotionnelle et tout comme l'amour rendant aveugle, elle fait de même en toute finesse avec la vérité, en nous rendant aveugle aussi à celle-ci, car elle en arrive au point de lui ressembler, de se rendre très similaire à elle et d'incorporer ou d'incarner totalement même le contexte du politiquement correct. Dans les sociétés ouvertes une puissante industrie a pris naissance avec des conglomérats d'Internet-télévisions-informations et plates-formes qui réinterprètent, sur l'heure, de manière constante et omniprésente, les choses en des choses qui ne sont pas et qui ont de ce fait établi une culture des mensonges à laquelle les citoyens se sont accoutumés depuis longtemps comme à la nouvelle normalité de l'information principalement ou bien, pour le moins, comme étant sa partie essentielle.

Non seulement l'école francfortoise en Allemagne, mais encore sa marcotte-US comme la *New School of Social Research* à New York ont pourtant dégagé par leur travail de recherche et caractérisé quels sont les facteurs qui sapent sans cesse la démocratie dans ses véritables fondements idéels, spirituels et culturels-civilisationnels et mis en garde au long des décennies face à l'agglomération de ces facteurs destructeurs qui, selon leur discernement, ne sont inférieurs en rien au complexe militaro-industriel.

Face à l'influence desquels Eisenhower avait déjà mis en garde lui-même dans son discours célèbre de 1951. Mais ces considérations furent défaits comme relevant de l'intellectualisme, dépassées comme typiquement européennes et comme étrangères à la culture américaine. Le phénomène Trump a nonobstant démontré que la critique culturelle a tôt et correctement compris le contexte dans lequel se développe la politique en société ouverte.

Donald Trump comme un TOUT, comme marque ou performance, c'était déjà évident, quand bien même dans cette évidence, un produit premier de cette culture et de nouveaux Trumps, qui s'appelleront autrement, continueront d'en venir. Nous devons comprendre ceci : seule l'ère de Trump est sur sa fin, et non pas le trumpisme — qui lui, provient de l'économie de l'attention comme une image d'expérience du spectacle, de la séduction et du consommable qui est devenue le quotidien culturel de l'Amérique et qui est même prise en considération et récompensée par des prix économique-sociaux.

Ce facteur, qui repose en profondeur — auquel a renvoyé la critique culturelle européenne, comme on l'a dit — bien longtemps avant l'époque de son importance dans le contexte politique, et que quelques intellectuels US, comme Susan Sontag ou Noam Chomsky, ont mis en évidence depuis toujours à l'encontre du courant dominant des médias de gauche — ce facteur culturel, donc, Obama, manifestement, le sous-estime encore.

D'un autre côté, nous devons naturellement nous interroger avec tous les critiques du système médiatique sur ceci : Serions-nous dans une situation meilleure sans tant de médias ? Saurions-nous davantage opérer de manière existentielle ? Cette question est complètement ouverte et je ne crois pas en une réponse positive. Cela rend en effet précisément le jugement si difficile — et c'est une raison de la réticence de Obama face à une critique du système du fait qu'il se restreint à « certains » médias. Or celui qui pense de manière politique, ne doit pas renoncer à l'espoir d'objectivité. C'est une condition *sine qua non*, sans laquelle tout est perdu. Dans cette mesure, nous devrions nous en tenir de manière critique, selon mon opinion, sur des voies qui vont de l'avant. Quant à ce qui peut arriver, nous devons voir.

Bien que c'est plus une expression de l'époque que la reconfiguration de celle-ci, le legs de Trump ne restera pas dans l'ensemble un souvenir parmi les meilleurs. Ceci en dépit (comme constamment chez chaque président) de prestations incontestables — comme celle d'avoir rendu attentif au défi séculaire chinois pour le maintien ultérieur de l'alliance globale des démocraties, des négociations de paix avec les Talibans ou le nouveau mouvement dans les négociations au Moyen-orient. Des résultats mis en exergue comme des acquis qui resteront par quelqu'un qu'on ne peut suspecter de sympathie pour Trump, tel que le ministre allemand des affaires étrangères, Heiko Maas. Mais que Trump voulut cependant stopper le comptage des voix, c'est unique dans l'histoire-US...

Car ce qu'il y a de plus sacré en démocratie ce sont les élections. Elles sont le *sacrum ritum*, le véritable sanctuaire et le processus sacré : celui qui intervient dans leur cours et veut en stopper le dépouillement des voix exprimées pendant leur accomplissement à un moment qu'il juge plus favorable, se rend coupable de sacrilège et se meut au sens strict, dans l'illégalité et déjà en dehors de la démocratie. Et c'est exactement ce qu'a fait Trump — bien entendu comme général en chef, chef de l'état et chef du gouvernement en un seul.

Peut-être les abrogera-t-il plus tard, par blague ou ironie. Ce qu'il ne pratiqua à aucun instant. Que Trump voulut stopper le comptage des votes par correspondance, alors qu'ils étaient en cours de dépouillement, pour accaparer le tout à un moment d'indécision favorable du processus de dépouillement à l'instar d'un pirate avec « sa » Cour suprême, en mode « coup de main », parce que pour lui d'une manière habituelle (à partir de la vision qu'il en a) un sentiment très précis remontait de ses tripes qui lui disait que finalement, il allait perdre, cela allait à l'encontre de la démocratie US. Sous cette forme, c'était illégal. Si Trump avait été réélu, un tel acte, à lui seul, eût équivalu à un *impeachment* — et cette fois avec plus de perspective de succès que le premier.

Pourquoi Trump persévère-t-il si opiniâtrement dans la théorie de conjuration d'une fraude électorale après avoir perdu l'élection — en quoi s'exclut-il lui-même ainsi inutilement à un haut degré du spectre démocratique ?

Parce que, d'une part, il ne se défera jamais des esprits qu'il a lui-même invoqués et convoqués. Le mythe d'une fraude électorale commença déjà au début de l'ère-Trump, avec la campagne de désinformation « *Stop the Steal* »¹⁴ (« *Stop le vol* ») associée au fraudeur condamné, Roger Stone. Celui-ci organisa, le 15 novembre, une manifestation pro-Trump¹⁵ et renvoya à un soi-disant « vol de voix », dont la plupart des manifestants affirmèrent qu'ils en avaient « entendu parler » et qu'ils étaient venus pour la défense de « la liberté et celle du pays ».

Dans la phase finale de la campagne électorale de 2016, Clinton contre Trump, la fable fut déjà systématiquement répandue dans les réseaux sociaux à partir de plusieurs sources : Si Trump ne gagne pas, c'est qu'ils ont volé l'élection — et s'il gagne, ils tenteront de lui voler l'élection.

D'une manière ironique, c'est plutôt Trump qui tenta cela après le vote. Mais comme dit dans la première partie aucune indication suffisante n'existe jusqu'à présent là-dessus. Entre temps, tous les reproches de fraude se sont évanouis¹⁶ en pratique, comme le rapportèrent la majorité des médias-US, en se référant à l'expertise compétente et des fonctionnaires de l'état. Cela conduisit à ce que de plus en plus de Républicains se détournèrent du président en exercice — ce qui rend invraisemblable une candidature putative en 2024. Il est vrai aussi que la candidature de Trump pour les Républicains en 2016 avait été considérée avec scepticisme par la majorité d'alors de ses collègues du parti, même jusqu'au refus. Une résistance à l'intérieur du parti devrait à peine l'arrêter, quand il devra voir le moment arriver.

Pourtant Trump se voit — et aussi à la suite de sa victoire électorale de 2016, une victoire surprenante même pour lui — comme un Élu dans le cortège de la « prophétie américaine » d'une répétition cyclique de l'histoire américaine des historiens William Strauss et Neil Howe.

Ceux-ci ont rédigé l'ouvrage *The Fourth Turning*¹⁷ (*Le quatrième tournant [ou virage, ndt]*) qui exerça une grande influence sur l'ancien conseiller, très proche de Trump et idéologue en chef, Steve Bannon, lequel était censé jouer un certain rôle jusqu'à aujourd'hui comme avant, derrière les coulisses de la Maison blanche de Donald Trump. L'idée de base de cette « prophétie américaine » ce sont des cycles de régénérations au sens d'un « éternel retour de l'histoire ».

Tous les 20 à 25 ans, une succession se répète depuis les commencements des USA, un cycle en quatre temps, ascension, floraison, descente et crise(s), avec renouvellement de soi, grevé de conflits, au moyen de sacrifices et de luttes/guerres, l'ensemble englobant une durée de 80 à 100 ans ; Strauss et Howe les appellent printemps, été, automne et hiver dans la politique des USA, qu'ils interprètent aussi comme une histoire de civilisation dans laquelle les idéaux de l'Amérique se rajeunissent en traversant des mues et des morts.

Pour Strauss et Howe, nous nous trouvons, en ce moment, à la limite entre automne et hiver, c'est-à-dire à une phase de déclin de l'Amérique, à laquelle suivrait 20 longues années hivernales dans lesquelles les USA entreraient directement dans des conflits probables caractérisés par des désaccords intérieurs et finalement et possiblement une grande guerre, par laquelle l'Amérique se « purifierait » en surmontant l'égoïsme débordant et l'orientation unilatérale sur les intérêts en renouvelant ainsi ses idéaux de communauté.

Ce monde des idées appartient clairement à la droite qui va au-delà du conservatisme et c'est un « grand récit » qui est certes illustré par de nombreux exemples, mais dénué de tous fondements scientifiques puisque cette théorie ne peut pas être falsifiée ni se trouver en échange avec d'autres théories reconnues.

Howe a du reste aussi étendu son interprétation à la pandémie de la corona dans cette direction¹⁸, de sorte que celle-ci serait déjà une sorte de commencement « de l'hiver de l'histoire américaine » par le truchement duquel, sur la base d'un grand sacrifice la décadence ramènerait — par une réflexion en retour sur les valeurs qui lui sont propres et quand bien même par un processus plus long — à une « véritable » Amérique. Il est à présumer que Trump eût connaissance d'une telle interprétation. On pourrait en

14 <https://edition.cnn.com/2020/11/13/business/stop-the-steal-disinformation-campaign-invs/index.html>

15 <https://www.youtube.com/watch?v=cUPjwaPnApA>

16 <https://edition.cnn.com/videos/politics/2020/11/15/trump-failed-legal-cases-claiming-voter-fraud-tapper-ender-sotu-vpx.cnn>

17 <https://www.amazon.com/Fourth-Turning-American-Prophecy-Rendezvous/dp/0767900464>

18 <https://www.advisorperspectives.com/articles/2020/05/20/neil-howe-the-pandemic-and-the-fourth-turning>

reconnaître un certain écho dans le célèbre discours qu'il fit sur la corona, après sa sortie de l'hôpital militaire, sous l'influence de stéroïdes, lorsqu'il évoqua l'infection de la corona à l'instar d'une « bénédiction de Dieu », d'une « grâce dans les cieux ». ¹⁹

Pourquoi le résultat des élections fut-il ensuite si juste, en dépit des nombreuses erreurs manifestes de Trump, de son idéologie en partie abstruse et malgré son incompatibilité partielle avec le système démocratique ?

En partie comme réaction à Trump et en quête d'un nouveau lien de populisme de gauche²⁰, les Démocrates ont fait des erreurs : leurs idées étaient beaucoup trop radicales. Ils dérivèrent trop loin à gauche sous la direction « plus lâche » de la riche californienne, catholique et libérale, Nancy Pelosi. Obama avait déjà mis en garde dans la campagne contre ceci auparavant²¹, tout comme des médias du courant dominant qui se tiennent proches des Démocrates, comme *CNN*²² : « Que les Démocrates essayent de renchérir mutuellement sur la « gauche », c'est la mauvaise stratégie et cela pourrait coûter une victoire que Biden croyait nonobstant assurée. »

Ces avertissement se sont avérés justes. Ils renvoient précisément au noyau même de la crise de la démocratie US : la radicalisation.

Que restera-t-il de Donald Trump ?

Avant tout trois dimensions qui s'étendront en profondeur et persisteront dans leur tendance :

— Il a mis devant les yeux l'assujettissement à l'angle de vue des médias. Il n'y a pas de neutralité, tout a un point de vue.

— Sur le plan de la politique extérieure : Taliban-négociations de paix, Proche-Orient (Heiko Mass).

— Sur le plan de la politique intérieure : « *Make America great Again* » : il a ramené au pays du travail et des firmes, mais laissa une polarisation et une radicalisation sans exemple et aussi chez celle les Républicains comme les Démocrates.

Ce sont ces trois aspects que Biden reprend avant tout comme héritage. Le fait que Trump ne sera pas le dernier populiste américain est important dans le même temps dans cette estimation. Il fut en définitive plus une expression que l'auteur du « tournant populiste » de la démocratie-US, et à cette occasion, plus un accident que la notification d'un réel « tournant ». Comme Daron Acemoglu l'écrivit dans le *Foreign Affairs*,²³ il doit s'agir à présent, dans l'ère Biden, d'en comprendre les causes premières et les raisons profondes et de remettre les choses à neuf :

« Le tournant populiste autocratique de la présidence-Trump résulta de fractures profondes dans la politique et la société américaines. Les Américains doivent comprendre celles-ci et commencer, s'ils veulent les empêcher, à faire en sorte que des forces semblables ne déchirent pas de nouveau la nation en soi. Les racines du trumpisme ne commencent ni ne finissent avec Trump ou même avec la politique américaine — elles sont étroitement liées aux courants économiques et politiques, qui influencent (aujourd'hui) une grande partie du monde. »

Daron Acemoglu

Cette remise à neuf et — c'est à espérer — reformation précautionneuse et circonspecte, sera une tâche herculéenne à réaliser en incluant tout le monde de manière constructive.

Qu'est-ce qui perdurera de la présidence de Donald Trump ?

En tout cas, Trump a changé l'Amérique comme le monde entier²⁴ — avec ou sans ré-élection, comme à peine un autre président avant lui. Il a rompu avec les échelles de mesures jusqu'à présent utilisées et en a mis en œuvre d'autres — et avec cela, il a « fait plus de politique » que la plupart de ses prédécesseurs en remontant peut-être jusqu'à Ronald Reagan. Il a apporté une « voix alternative » jamais connue de cette manière et il a enseigné ainsi la frousse à l'*establishment* pour se préoccuper d'un mouvement sociétal qui apporte autant d'éléments positifs que d'éléments négatifs avec lui.

Parmi ses « conquêtes », il y a aussi cependant la crise relationnelle [crispée, *ndt*] avec l'Europe et celle, plus grande avant tout, parce que causée en coïncidence avec l'évolution de la globalisation de la communauté internationale à l'inclusion des Nations Unies. Cela se refléta entre autre dans les deux discours apocalyptiques du secrétaire général de l'ONU António Guterres de janvier²⁵ et juin 2020, au moment des 75 ans de l'ONU, lequel évoqua même les « quatre cavaliers » de la phase actuelle du développement global : **1.** les plus fortes tensions géostratégiques depuis des années ; **2.** la crise climatique existentielle ; **3.** la défiance profonde et croissante ; **4.** le côté obscur du monde informatique. L'ère-Trump participe sous une forme ou une autre de ces quatre cavaliers²⁶ — ce qui ne signifie pourtant pas qu'il en soit le seul et unique « fautif ».

Il s'ensuit de cela la question la plus importante au sujet du legs de Trump : Y a-t-il un successeur-Trump — bien entendu outre lui-même, qui fût autorisé à se voir plus loin comme le premier « Trump après Trump ? »

19 <https://www.youtube.com/watch?v=3tQfxQf8dZs>

20 <https://www.21global.ucsb.edu/global-e/april-2017/gramsci-not-answer>

21 <https://www.cnn.com/2019/11/16/obama-warns-democrats-against-going-too-far-left.html>

22 <https://www.youtube.com/watch?v=0e2eC794HTM&feature=youtu.be>

23 <https://www.foreignaffairs.com/articles/united-states/2020-11-06/trump-wont-be-last-american-populist>

24 <https://www.bbc.com/news/election-us-2020-54541907>

25 <https://www.un.org/sg/en/content/sg/speeches/2020-01-22/remarks-general-assembly-priorities-for-2020>

26 <https://www.bbc.com/news/world-europe-54657539>

L'ironie c'est que c'est seulement après l'élection perdue que de réels « collaborateurs » peuvent surgir : pour préciser des imitateurs provenant du parti des Républicains, ruiné en grande partie par Trump. Trump lui-même veut le plus possible éviter un successeur, parce qu'il se voit comme le seul uniquement capable de lui succéder. Mais le parti républicain disposant certes, autant à la Chambre des Représentants (probablement de 5 sièges de plus) comme au Sénat (où probablement il conserve la majorité de 51 sièges et avec cela le contrôle)²⁷ a étonnamment bien réussi face aux chamboulements prédits à maintenir le *status quo*.

Ce qui mènerait Biden à une situation analogue à celle de Trump après l'élection à mi-mandat des années 2018-20. Les opinions divergent quant à savoir si le succès des Républicains au Congrès eut lieu à cause ou malgré Trump. Je n'exclus pas que certains Républicains plus jeunes, tels que Matt Gaetz ou Marco Rubio, en soient venus à l'idée que le secret du succès de Trump soit pour le moins partiellement transposable et puisse être mis à profit par eux à la prochaine élection : populisme national (*Volkstümliche*), langage direct et émotionnel, simplification à l'extrême, positionnement radical, fixation aveugle et transposition des promesses le plus possible sur l'échelle 1:1, jamais d'excuses ou d'admission d'erreurs ou de fautes occasionnelles, aucunes sortes d'admission d'erreurs, royauté ou empire solaire avec des collaborateurs qui tournent seulement autour de soi et dans le cas normal en des temps très brefs, échangeables ou éliminables après usage personnel et cela rapidement [pour les éjecter plus facilement hors de leur orbite, *ndt*], communication la plus directe possible avec sa base populaire et « évitement ou contournement » du peuple au moyen des médias traditionnels avec finalement le jonglage constant avec les 3 « P » désignés plus haut du populisme, quand bien même ceci n'est occasionnellement ou contextuellement pas indispensable du tout : **p**rovocation, **p**ersonnification et **p**opularité.

Celui qui, pour cela encore, édifia et maîtrisa les 13 clefs d'accès de la Maison blanche (*13 keys to the the White House*)²⁸ déterminées par l'analyste US, Allan Lichtmann, qui est le seul et unique, sur la base des critères qu'il avait définis, à avoir deviné le résultat de toutes les élections présidentielles de ces décennies passées, celui donc qui pourrait décliner de la manière la plus efficiente ce catalogue de critères par cœur et à son profit, aurait donc en 2024, les mêmes chances que Trump eut en 2016, si les camps restent tout aussi polarisés qu'aujourd'hui. Dans la perspective actuelle, la vraisemblance de cela n'est pas peu importante. Pour cela on devrait veiller naturellement en cas de besoin à faire un calcul exact en plus.

En perspective, il est question de qui ?

Dans l'absence de candidats internes, à prendre au sérieux dans le problème d'une succession — exception faite peut-être du sénateur du Texas, Ted Cruz — on ne peut pas sous-estimer les figures médiatiques du pays de la droite conservatrice. Elles pourraient pour ainsi dire sans couture, poser leurs pas exactement dans les empreintes laissées par Trump.

Sur la base de leur grande popularité dans l'économie de l'attention, elles pourraient édifier la base électorale des Républicains. Quand à savoir si, et sous quelle forme, cela se produira, c'est pour l'instant totalement ouvert. Les deux devraient il est vrai y réfléchir à deux fois, en profondeur et à coup sûr — pour le moins dans la vision qu'on en a maintenant — du fait qu'ils feront face à une éventuelle candidature de Donald Trump en 2024.

Roland Benedikter

(Traduction Daniel Kmiecik)

Roland Benedikter est professeur et chercheur pour l'analyse politique multidisciplinaire en résidence au *Centre Willy Brandt* de l'université de Wrocław-Breslau et co-directeur du *Center for Advanced Studies Eurac Research Bozen*²⁹.

Page d'accueil ([Homepage](#).) Contact: roland.benedikter@eurac.edu.

27 <https://www.theguardian.com/us-news/ng-interactive/2020/nov/09/senate-and-house-elections-2020-full-results-for-congress>

28 <https://hdr.mitpress.mit.edu/pub/xhgpcyoa/release/2>

29 <http://www.eurac.edu/en/research/center-for-advanced-studies/Pages/default.aspx>